

## Croissance d'une ligne

### > Je suis une réalité mécanique

Enregistrements 1, 2, 3, 9, 14, 15, 16, 17, 18, III<sup>2</sup>, IV

### > Transporter une caméra

Cerner un mirador

Dormir sous la neige

### > La petite bibliothèque

Italo Calvino, Leçons américaines

André Gide, Paludes

Frédéric Gros, Marcher, une philosophie

Werner Herzog, Sur le chemin des glaces

*« Hélas, ô ma main qui écris sur ce blanc parchemin, lui, tu le rendras célèbre mais toi, que deviendras-tu ? L'extrémité décharnée d'un fagot d'os. »*

Mardi 25 Décembre 1956. Le poète s'étend, le corps mort, son chapeau à l'écart. Tout se passe dans la neige : le jour de Noël, la campagne, la clinique au loin, le poète et son chapeau. Dans la neige et un peu en-dessous. Avant la fatigue et le froid qui tuent, l'homme se promène comme un suicide, ses semelles laissant des traces qui racontent beaucoup et qu'il ne reverra pas.

On ne peut pas faire autrement que de laisser des traces, c'est pourquoi il importe de revenir sur ses pas, de regarder à terre pour constater. La justesse consiste à revenir : se placer face à son rapport au monde.

Le poète sous la neige écrivait partout, sur tout, parfois pour les autres, le plus souvent pour les mots eux-mêmes. C'était une écriture du plaisir, claire et lumineuse, fourmillante. Une danse ardente et secrète. Et puis. Il a choisi le statique d'une position. L'a prise. Les choses se sont arrêtées là, comme un dessin.

Un dessin fixe inexorablement quelque chose. Je peux dessiner pour le geste, mais le geste achevé, il reste un dessin en guise de conséquence. Je l'installe alors au fond d'une boîte ou le laisse quelque part dans un paysage, le temps le ruine, ou me façonne pour que je le perçoive comme tel.

Oublier, pour investir l'oubli. Prendre du recul. Regarder. Abandonner pour mieux garder. Ce qui reste saisissable s'abîme sans s'épuiser. Tant qu'il y a des traces, de nouvelles lectures sont possibles ; c'est-à-dire qu'il y a de quoi écrire. Si bien que lorsque je reviens sur mes pas, lorsque j'ouvre une boîte, je ne fais pas marche arrière mais je prolonge. Là où je pose mon regard, j'actualise. L'empreinte tracée, je l'interprète désormais, je la connecte à ce que je crois percevoir du monde suivant des réseaux de compréhension qui me sont propres, échafaudés à partir de traces plus anciennes encore.

À revenir, s'ajoutent de nouvelles traces qui se superposent aux autres, produisant et révélant la stratification de regards successifs. Un sentier se dessine, le dessin se précise. Au gré des allers-retours, d'empreintes en lectures d'empreintes, les strates comme autant de portions de subjectivité façonnent une individualité, puissante et souveraine.

- Maintenant je ne bouge plus pour toujours. C'est ce que l'homme a dit en dernier, avec son attitude et son corps. Le monde entier l'a compris. - Je deviens une trace, a-t-il pu ajouter. Et de répéter : - Tant qu'il y a des traces, il y a de nouvelles lectures possibles. Dans le blanc de la neige, le poète nous dit que c'est maintenant à nous d'écrire.

Je suis revenu sur mes pas immobiles. L'époque avance mais les traces ne bougent pas, comme les dessins et les corps de poètes morts. Avec le temps, les perceptions et les intuitions sans doute se modifient, si bien que surplombant mes empreintes, je ne contemple pas seulement le témoignage d'un parcours, mais une forme concrète résultant de l'action spécifique d'un corps sur un autre. Une marque complexe et ouverte en attente de sens. Un réceptacle. Un livre vierge à parcourir inlassablement, aux lectures infinies. Nous pouvons installer dans chaque chose le monde au complet, tout comme nous pouvons retrouver dans un seul mot une langue dans son intégralité, à force de connexions, de définitions. Tout est évoqué, tout le temps, parce que tout est lié. Parce que le lien importe. Définitions de définitions. Tout s'inclut.

---

J'imagine un moine-copiste en 1091 dans le scriptorium d'une abbaye du Nord. Je l'imagine courbé sur son écritoire, terminant avec dévotion la copie d'un manuscrit. Le biseau du calame passe sans relâche de l'encrier à la surface velue du parchemin. La dernière page atteinte, le moine trempe une fois encore le roseau dans l'encre noire pour inscrire tout ce que l'ouvrage original ne contient pas : le jour d'achèvement de la copie, la durée du labeur, le nom du copiste, sa fierté et sa souffrance. Refermant l'encrier, alors face au travail fini, le moine, méditatif et sceptique, comprend que sa copie offre bien plus d'intérêt que l'original. Au-delà

de l'œuvre, le colophon suggère un regard sur l'œuvre. La copie dit le modèle avec fidélité mais elle dit aussi l'attachement porté à ce modèle. Copier revient à adhérer ou à flatter, c'est une revendication.

Voulant dire plus, comprendre plus, le moine entreprend de copier la copie. Le dos plié et l'œil obscurcit, il s'attache à sa reproduction. *Écrasant labeur qui, brisant les côtes, dérange l'estomac, tenaille les reins.*

Il reproduit le colophon, en ajoute un second : date, durée, nom, état d'esprit. Au regard de la copie n°1, la seconde signifie plus encore, elle raconte l'amour-propre, la vanité. Elle sous-entend le phénomène d'inclusion, use de la digression comme moyen de vaincre le temps. La copie n°2 atteste de l'amorce d'un processus, du travail d'une vie.

Copier incessamment, copier des copies de copies, à l'impossible. La vanité qu'annonçait le manuscrit n°2 devient lutte contre la vanité à l'exemplaire n°3. Tout ce qui s'affirme est nié ou contredit à l'étape suivante. La mise en abîme s'érige en moyen de résistance. Le moine postule que l'objet de la recherche se révèle et se renouvelle chaque fois dans la copie qui précède au moment de la copier encore. La recherche provoque le but.

Au fil du temps qui fabrique des ruines, au fil des in-folios noircis, l'ouvrage double de volume et les colophons finissent par dépasser en quantité de texte l'ouvrage de départ. Submergeant l'original, le moine élabore sa littérature, colossale et discrète, paradoxale, sensible, qui raconte la radicalité d'une vie, l'obstination, la recherche obscure, l'impossibilité de s'affranchir d'un rapport au monde : la beauté. Auteur de bibliothèques, écrivain d'entre les livres.

Guillaume Barborini, septembre 2014